

ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ

IN PRAISE OF CREOLENESS

JEAN BERNABÉ PATRICK CHAMOISEAU RAPHAËL CONFIAINT

TRADUCTION ANGLAISE
DE M. B. TALES-MHYAR

«Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques nous nous proclamons Créoles. Cela sera pour nous une attitude intérieure, féroce, une vigilance, ou, mieux encore, une sorte d'enveloppe mémoriel ou mifondée laquelle se bâtit notre monde en prise, conscience du monde», publie en 1989, cet éloge de l'identité créole, cette œuvre lyrique «d'une pensée plus fertile, d'une expression plus juste, d'une esthétique plus vive», fonde un art poétique qui «devait être écrit, dans une illustration magnifique, par les œuvres importantes». Raphaël Confiant a reçu le prix Novecento pour Equ au Café (1991), Patrick Chamoiseau le prix Canevert pour Texaco (1992).

“Neither Europeans nor Africans nor Asians, we proclaim ourselves to be Creoles. For us this will be a state of mind, or, rather, a state of vigilance, or, better still, a sort of mental envelope within which we will build our world, in full awareness of the world.” Published in 1989, this hymn to the Creole identity, this lyrical quest for a more fertile way of thinking, for a more accurate means of expression and for a more genuine aesthetics, laid the foundations of a poetic art that was very quickly and brilliantly to produce major works. Raphaël Confiant was awarded the Prix Novecento for Equ de Café (1991), and Patrick Chamoiseau received the Prix Canevert for Texaco (1992).



9 782070 733231

★ 93-V A-3323 ISBN 2-07-07323-8

840.99
B413

ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ

IN PRAISE OF CREOLENESS

CON BILINGUE
ANGLAISE DE M. B. TALES-MHYAR

JEAN

BERNABÉ

PATRICK

CHAMOISEAU

RAPHAËL

CONFIAINT

GALLIMARD

ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ

IN PRAISE OF CREOLENESS

JEAN BERNABÉ PATRICK CHAMOISEAU RAPHAËL CONFIAINT

TRADUCTION ANGLAISE
DE M.B. TALES-MHYAR

«Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques nous nous proclamons Créoles. Cela sera pour nous une attitude intérieure, la plus vigilante, la mieux encore, une sorte d'enveloppe mémorielle ou mifondée laquelle se bâtit notre monde en pleine conscience du monde» (publié en 1990, cet éloge de l'identité créole, cette œuvre lyrique, d'une pensée plus fertile, d'une expression plus juste, d'une esthétique plus vraie», fonde un art poétique qui devait très vite, dans une illustration magnifique, donner des œuvres importantes. Raphaël Confiant a reçu le prix Novembre pour *Eau de Cade* (1991), Patrick Chamoiseau le prix Canebut pour *Texaco* (1992).

“Neither Europeans nor Africans nor Asians, we proclaim ourselves to be Creoles. For us this will be a state of mind, or, rather, a state of vigilance, or, better still, a sort of mental envelope within which we will build our world, in full awareness of the world.” (Published in 1989, this hymn to the Creole identity, this lyrical quest for a more fertile way of thinking, for a more accurate means of expression, and for a more genuine aesthetics” laid the foundations of a poetic art that was very quickly, and brilliantly, to produce major works. Raphaël Confiant was awarded the Prix Novembre for *Eau de Cade* (1991), and Patrick Chamoiseau received the Prix Canebut for *Texaco* (1992).



9 782070 733231
93-V A 3323 ISBN 2-07-073323-8

840.99
B413

ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ

IN PRAISE OF CREOLENESS

NON BILINGUE
ANGLAISE DE M.B. TALES-MHYAR

JEAN

BERNABÉ

PATRICK

CHAMOISEAU

RAPHAËL

CONFIAINT

GALLIMARD

DES MÊMES AUTEURS

JEAN BERNABÉ

MATINOIA *poésie* (oratorio créole à trois voix), *Revue Europe*, 1980.

FONDAL-NATAL, *Grammaire basilecale approchée des créoles guadeloupéen et martiniquais*, Éd. L'Harmattan 1983.

GRAMMAIRE CRÉOLE (Fondas-tyéwé-la) 1559 p., Éd. L'Harmattan, 1987.

Une soixantaine d'articles d'analyse linguistique, sociolinguistique, sociolittéraire et socioculturelle (dans diverses revues locales et internationales)

PATRICK CHAMOISEAU

MANMAN DLO CONTRE LA FÉE CARABOSSE, théâtre, Éd. Caribéennes, 1981.

CHRONIQUE DES SEPT MISÈRES, roman, Éd. Gallimard, 1986.

SOLIBO MAGNIFIQUE, roman, Éd. Gallimard, 1988.

AU TEMPS DE L'ANTAN, contes, Éd. Hachet, 1988.

MARTINIQUE, essai, Éd. Hou-Qui/Rivière, 1988.

LETTRES CRÉOLES, essai (en collaboration avec Raphaël CONFIAINT), Éd. Hachet, 1991.

TEXACO, roman, Éd. Gallimard, 1992. Prix Goncourt 1992.

ANTAN D'ENFANCE, récit, Éd. Gallimard, 1993.

RAPHAËL CONFIAINT

En langue créole :

JOU BARÉ, poésie, Éd. Griffon de, 1976.

JIK DÉYÈ DO BONDYÉ, nouvelles, Éd. KDP, 1980.

KÒD YANM, roman, 1985.

BITAKO-A, roman, Éd. KDP, 1986.

MARISOSE, roman, Éd. Presses Universitaires Créoles, 1987.

KOUMANDÉ MÒ, roman à paraître, Éd. Presses Universitaires Créoles, 1989.

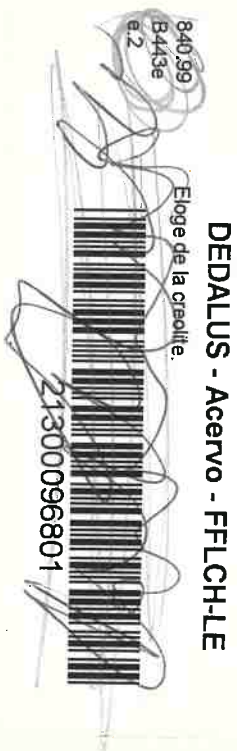
Suite de la bibliographie en fin de volume

ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ
IN PRAISE OF CREOLENESS

Jean Bernabé
Patrick Chamoiseau
Raphaël Confiant

Éloge de la Créolité

Édition bilingue français / anglais
Texte traduit par
M.B. Taleb-Khyar



GALLIMARD

nyf



840.99
B443e

DEDALUS - Acervo - FFLCH-LE

Eloge de la creolite.

840.99
B443e



21300096800

Pour
AIME CESAIRE

Pour

ÉDOUARD GLISSANT

ba

FRANKÉTYËN

La traduction anglaise de l'ouvrage par M.B. Tabet-Khyar a paru pour la première fois en 1990 dans la revue Calaloo - A Journal of African American and African Arts and Letters (n° 13) - University of Virginia Charlottesville - U.S.A. Elle est reproduite ici avec l'autorisation de The Johns Hopkins University Press - Baltimore - U.S.A.

© The Johns Hopkins University Press, 1990.
© Editions Gallimard, 1989, et 1993 pour la présente édition.

840.99
B443e

*C'est par la différence et dans le divers que s'exalte
l'Existence.*

*Le Divers décroît,
C'est là le grand danger.*

V. SEGALLEN

*La somme libre enfin
de produire de son intimité close
la succulence des fruits.*

A. CESAIRE

*Ne soyez pas les mendiants de l'Univers
quand les tambours établissent le dénouement*

E. GLISSANT

Une tâche colossale que l'inventaire du réel!
F. FANON

PROLOGUE

Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles. Cela sera pour nous une attitude intérieure, mieux : une vigilance, ou mieux encore, une sorte d'enveloppe mentale au milieu de laquelle se bâtira notre monde en pleine conscience du monde. Ces paroles que nous vous transmettons ne relèvent pas de la théorie, ni de principes savants. Elles branchent au témoignage. Elles procèdent d'une expérience stérile que nous avons connue avant de nous attacher à réenclencher notre potentiel créatif, et de mettre en branle l'expression de ce que nous sommes. Elles ne s'adressent pas aux seuls écrivains, mais à tout concepteur de notre espace (l'archipel et ses contreforts de terre ferme, les immensités continentales), dans quelque discipline que ce soit, en quête douloureuse d'une pensée plus fertile, d'une expression plus juste, d'une esthétique plus vraie. Puisse ce positionnement leur servir comme il nous sert. Puisse-t-il participer à l'émergence, ici et là, de verticalités qui se soutiendraient de l'identité créole tout en élucidant cette dernière, nous ouvrant, de ce fait, les tracés du monde et de la liberté.

La littérature antillaise n'existe pas encore. Nous sommes encore dans un état de pré littérature : celui d'une production écrite sans audience chez elle, méconnaissant l'interaction auteurs/lecteurs où s'élabore une littérature. Cet état n'est pas imputable à la seule domination politique, il s'explique aussi par le fait que notre vérité s'est trouvée mise sous verrou, à l'en-bas du plus profond de nous-mêmes, étrangère à notre conscience et à la lecture librement artistique du monde dans lequel nous vivons. Nous sommes fondamentalement frappés d'extériorité. Cela depuis les temps de l'antan jusqu'au jour d'aujourd'hui. Nous avons vu le monde à travers le filtre des valeurs occidentales, et notre fondement s'est trouvé « exotisé » par la vision française que nous avons dû adopter. Condition terrible que celle de percevoir son architecture intérieure, son monde, les instants de ses jours, ses valeurs propres, avec le regard de l'Autre. Surdéterminés tout du long, en histoire, en pensées, en vie quotidienne, en idéaux (même progressistes), dans une attrape de dépendance culturelle, de dépendance politique, de dépendance économique, nous avons été déportés de nous-mêmes à chaque pan de notre histoire scripturale. Cela détermina une écriture pour l'Autre, une écriture empruntée, ancrée dans les valeurs françaises, ou en tout cas hors de cette terre, et qui, en dépit de certains aspects positifs, n'a fait qu'entretenir dans nos esprits la domination d'un ailleurs... D'un ailleurs parfaitement noble, bien entendu, minerai idéal vers lequel tendre, au nom duquel briser la gangue de ce que nous étions. Toutefois, contre une appréciation polémique, partisane, anachronique de l'Histoire,

nous voulons réexaminer les termes de ce réquisitoire et promouvoir des hommes et des faits de notre continuum scriptural, une intelligence vraie. Ni complaisante ni complice, mais solidaire.

VERS LA VISION INTÉRIEURE ET L'ACCEPTATION DE SOI

Dans les premiers temps de notre écriture, cette extériorité provoqua une expression mimétique, tant en langue française qu'en langue créole. Indéniablement, nous eûmes nos horlogers du sonnet et de l'alexandrin. Nous eûmes nos fabulistes, nos romantiques, nos parnassiens, nos néo-parnassiens, sans même parler des symbolistes. Nos poètes s'enivraient en dérive bucolique, enchantés de muses grecques, fignolant les larmes d'encre d'un amour non partagé pour des Vénus olympiennes. Il y avait là, hurlèrent non sans raison les censeurs, plus qu'un brocantage culturel : l'acquisition quasi totale d'une identité autre. Ces zombis furent évincés par ceux qui voulaient s'inscrire dans leur biotope maternel. Ceux qui plantèrent les yeux sur eux-mêmes et notre environnement, mais là aussi en forte extériorité, avec les yeux de l'Autre. Ils virent de leur être ce qu'en voyait la France à travers ses prêtres-voyageurs, ses chroniqueurs, ses peintres ou poètes de passage, ou par ses grands touristes. Entre ciel bleu et cocotiers, fleurit une écriture paradisiaque, d'abord bon enfant puis critique à la manière des indigénistes du pays d'Haïti. On chanta la coloration culturelle de l'ici dans une scrip-

tion qui désertait la totalité, les vérités alors dévalorisées de ce que nous étions. Ce fut, désespérément, aux yeux des appréciations militantes postérieures, une écriture régionale, dite doudouiste, donc pelliculaire : autre manière d'être extérieure. Pourtant, à y regarder de près, comme s'y est d'ailleurs appliqué Jack Corzani dans son *Histoire de la littérature des Antilles-Guyane* *, cette écriture (de René Bonneville à Daniel Thaly, de Victor Duguennay à Salavina, de Gilbert de Chambertrand à Jean Galmot, de Léon Belmont à Xavier Eyma, d'Emmanuel Flavia-Léopold à André Thomarel, d'Auguste Joyau à Paul Baudot, de Clément Richer à Raphaël Tardon, de Mayotte Capécia à Marie-Magdeleine Carbet...) préserva charge de mèches susceptibles de porter étincelles à nos obscurités. La meilleure preuve est celle que nous fournit l'écrivain martiniquais Gilbert Gratiant, de par son monumental ouvrage créole : *Fab Compè Zicaque* **. Visionnaire de notre authenticité, il situa d'emblée son expression scripturale sur les pôles des deux langues et des deux cultures, française, créole, qui aimantaient alors à hue et à dia les boussoles de notre conscience. Et s'il fut victime, à bien des égards, de l'inévitable extériorité, il n'en demeure pas moins que *Fab Compè Zicaque* est une extraordinaire investigation du lexique, des tournures, des proverbes, de la mentalité, de la sensibilité, en un mot, de l'intelligence de cette entité culturelle dans laquelle nous tentons aujourd'hui une plongée salutaire. Nous nommons Gilbert Gratiant et bien des écrivains

* Éditions Désormeaux, 1978.

** Éditions Horizons Caraïbes, 1958.

de cette époque précieux conservateurs (souvent à leur insu) des pierres, des statues brisées, des poteries défectives, des dessins égarés, des silhouettes déformées : de cette ville ruinée qu'est notre fondement. Sans tous ces écrivains-là, il eût fallu effectuer ce retour « *au Pays Natal* » sans balises ni appuis, sans même de ces lucioles éparées qui dans les nuits bleutées guident l'âpre espoir des voyageurs perdus. Et nous soupçonnons que tous, et Gilbert Gratiant plus encore, saisirent suffisamment de notre réalité pour créer les conditions d'émergence d'un phénomène multidimensionnel qui (totalemment, donc de manière injuste, comminatoire mais nécessaire, et sur plusieurs générations) allait les éclipser : *la Négritude*.

À un monde totalement raciste, automutilé par ses chirurgies coloniales, Aimé Césaire restituait l'Afrique mère, l'Afrique matrice, la civilisation nègre. Au pays, il dénonça les dominations et son écriture, engagée, prenant son allant dans les modes de la guerre, il porta des coups sévères aux pesanteurs post-esclavagistes. La Négritude césairienne a engendré l'adéquation de la société créole, à une plus juste conscience d'elle-même. En lui restaurant sa dimension africaine, elle a mis fin à l'amputation qui générerait un peu de la superficialité de l'écriture par elle baptisée doudouiste.

Nous voilà sommés d'affranchir Aimé Césaire de l'accusation – aux relents œdipiens – d'hostilité à la langue créole. Comprendre pourquoi, malgré le retour prôné « à la huteur désertée de nos plaines », Césaire n'allia pas densément le créole à une pratique scripturale forgée

sur les enclumes de la langue française, c'est ce à quoi nous nous sommes engagés. Il ne sert à rien d'attiser cette question cruciale, et de citer, en contrepoint, la démarche de Gilbert Gratiant, lequel s'attacha à investir les deux langues de notre écosystème. Il importe que notre réflexion, se faisant phénoménologique, se porte aux racines mêmes du fait césairien : homme tout à la fois d'« *initiation* » et de « *termination* », Aimé Césaire eut, entre tous, le redoutable privilège de, symboliquement, rouvrir et refermer avec la Négritude la boucle qui enserre deux monstres tutélaires : l'Européanité et l'Africanité, toutes extériorités procédant de deux logiques adverses. L'une accaparant nos esprits soumis à sa torture, l'autre habitant nos chairs peuplées de ses stigmates, chacune à sa manière inscrivant en nous ses clés, ses codes, et ses chiffres. Non, elles ne sauraient, ces deux extériorités, être ramenées à la même mesure. L'Assimilation, à travers ses pompes et ses œuvres d'Europe, s'acharnait à peindre notre vécu aux couleurs de l'Ailleurs. La Négritude s'imposait alors comme volonté têtue de résistance tout uniment appliquée à domicilier notre identité dans une culture niée, déniée et reniée. Césaire, un anticréole? Non point, mais un *anté-créole*, si, du moins, un tel paradoxe peut être risqué. C'est la Négritude césairienne qui nous a ouvert le passage vers l'ici d'une Antillanité désormais postulable et elle-même en marche vers un autre degré d'authenticité qui restait à nommer. La Négritude césairienne est un baptême, l'acte primal de notre dignité restituée. Nous sommes à jamais fils d'Aimé Césaire.

Nous avons adopté le Parnasse. Avec Césaire et la Négritude nous primes pied dans le Surréalisme¹ *. Il serait assurément injuste de considérer le manquement par Césaire des « Armes miraculeuses » du Surréalisme comme une résurgence du bovarysme littéraire. En effet, le Surréalisme a fait exploser les cocons ethnocentristes, et a constitué en ses fondements mêmes une des premières réévaluations de l'Afrique opérées par la conscience occidentale. Mais, que le regard d'Europe dut en définitive servir d'intermédiaire à la remontée du continent d'Afrique enseveli, c'est cela qui pouvait faire craindre le risque d'une aliénation renforcée, à laquelle il y avait peu de chances de réchapper sauf à être un miraculé : Césaire, en raison précisément de son génie immense, trempé au feu d'un langage volcanique, ne paya jamais tribut au Surréalisme. De ce mouvement, il devint, au contraire, l'une des figures les plus incandescentes, de celles qu'on ne saurait comprendre en dehors de toute référence au substrat africain ressuscité par la puissance opératoire du verbe. Mais le tropisme africain n'a nullement empêché Césaire de s'inscrire très profondément dans l'écologie et le champ référentiel antillais. Et si son chant ne s'est pas déployé en créole, il n'en demeure pas moins que sa langue, soumise à une lecture nouvelle, notamment dans *Et les Chiens se laissaient*², se révèle moins imperméable qu'on ne le croit généralement aux émanations créoles de ces maternelles profondeurs.

* Les notes du texte français sont regroupées, p. 59.

La Négritude, hors le flamboiement prophétique de la parole, n'exposa aucune pédagogie du Beau, ce dont, en fait, elle n'eut jamais le projet. À la vérité, la force prodigieuse qui émanait d'elle se passait d'art poétique. L'éclat dont elle resplendissait, balisant de signaux aveuglants l'espace de nos cillements, désamorça toute réputation thauraturgique au grand dam des épigones. En sorte que, même galvanisant nos énergies au coin de ferveurs inédiées, la Négritude ne remédia nullement à notre trouble esthétique. Il se peut même qu'elle ait, quelque temps, aggravé notre instabilité identitaire, nous désignant du doigt le syndrome le plus pertinent de nos morbidités : le déport intérieur, le mimétisme, le naturel du tout-proche vaincu par la fascination du lointain, etc., toutes figures de l'aliénation. Thérapeutique violente et paradoxale, la Négritude fit, à celle d'Europe, succéder l'illusion africaine. Originellement saisie du vœu de nous domicilier dans l'ici de notre être, elle fut, aux premières vagues de son déploiement, marquée d'une manière d'extériorité : *extériorité d'aspirations* (l'Afrique mère, Afrique mythique, Afrique impossible), *extériorité de l'expression de la révolte* (le Nègre avec majuscule, tous les opprimés de la terre), *extériorité d'affirmation de soi* (nous sommes des Africains)³. Incontournable moment dialectique. Indispensable cheminement. Terrible défi que celui d'en sortir pour enfin bâtir une nouvelle synthèse, elle-même provisoire, sur le parcours ouvert de l'Histoire, notre histoire.

Épigones de Césaire, nous déployâmes une écriture engagée, engagée⁴ dans le combat anticolonialiste, mais,

en conséquence, engagée aussi hors de toute vérité intérieure, hors de la moindre des esthétiques littéraires. Avec des cris. Avec des haines. Avec des dénonciations. Avec de grandes prophéties et des concepts savants. En ce temps-là, hurler fut bon. Être obscur fut signe de profondeur. Chose curieuse, cela fut nécessaire et nous fut bienfaisant. Nous y tétions comme sous une mamelle de tafia. Cela nous libérait d'un côté, nous enchaînait de l'autre en aggravant notre processus de francisation. Car si, dans cette révolte négriste, nous contestions la colonisation française, ce fut toujours au nom de généralités universelles pensées à l'occidentale et sans nul arc-boutement à notre réalité culturelle⁵. Et pourtant, la Négritude césairienne permit l'émergence de ceux qui allaient nommer l'enveloppe de notre mental antillais : abandonnés dans une impasse, certains durent sauter par-dessus la barrière (comme le fit l'écrivain martiniquais Édouard Glissant), ou demeurer sur place (comme le firent beaucoup) à tourner aux alentours du mot *Nègre*, à rêver d'un étrange monde noir, à s'aliéner de dénonciations (de la colonisation ou de la Négritude elle-même) qui tournèrent bientôt à vide, dans une écriture véritablement en suspension⁶, hors sol, hors peuple, hors lectorat, hors toute authenticité, sinon de manière incidente, partielle ou accessoire.

Avec Édouard Glissant nous refusâmes de nous enfermer dans la Négritude, épelant l'Antillanité⁷ qui relevait plus de la vision que du concept. Le projet n'était pas seulement d'abandonner les hypnosés d'Europe et d'Afrique. Il fallait aussi garder en éveil la claire cons-

cience des apports de l'une et de l'autre : en leurs spécificités, leurs dosages, leurs équilibres, sans rien oublier ni oublier des autres sources, à elles mêlées. Plonger donc le regard dans le chaos de cette humanité nouvelle que nous sommes. *Comprendre ce qu'est l'Antillais*. Percevoir ce que signifie cette civilisation caribéenne encore balbutiante et immobile. Avec Depestre, embrasser cette dimension américaine, notre espace au monde. À la suite de Frantz Fanon, explorer notre réel dans une perspective cathartique. Décomposer ce que nous sommes tout en purifiant ce que nous sommes par l'expose en plein soleil de la conscience des mécanismes cachés de notre aliénation. Plonger dans notre singularité, l'investir de manière projective, rejoindre à fond ce que nous sommes... sont des mots d'Edouard Glissant. L'objectif était en vue; pour appréhender cette civilisation antillaise dans son espace américain, il nous fallait sortir des cris, des symboles, des comminations fracassantes, des prophéties déclamatoires, tourner le dos à l'inscription fétichiste dans une universalité régie par les valeurs occidentales, afin d'entrer dans la minutieuse exploration de nous-mêmes, faite de patiences, d'accumulations, de répétitions, de piétinements, d'obscurements, où se mobiliseraient tous les genres littéraires (séparément ou dans la négation de leurs frontières) et le manquement transversal (mais pas forcément savant) de toutes les sciences humaines. Un peu comme en fouilles archéologiques : l'espace étant quadrillé, avancer à petites touches de pinceau-brosse afin de ne rien altérer ou perdre de ce nous-mêmes enfoui sous la francisation.

Mais les voies de pénétration dans l'Antillanité n'étant pas balisées, la chose fut plus facile à dire qu'à faire. Nous tournâmes longtemps autour, porteurs du désarroi des chiens embarqués sur une yole. Glissant lui-même ne nous y aidait pas tellement, pris par son propre travail, éloigné par son rythme, persuadé d'écrire pour des lecteurs futurs. Nous restions devant ses textes comme devant des hiéroglyphes, y percevant confusément le frémissement d'une voie, l'oxygène d'une perspective. Soudain, pourtant, avec son roman *Malmort* (par l'alchimie du langage, la structure, l'humour, la thématique, le choix des personnages, le rejet des complaisances) il opéra le singulier dévoilement du réel antillais. De son côté, opérant aux premiers bourgeonements d'une créolistique recentrée sur ses fondateurs natives, l'écrivain haïtien Frankétienne se fit, dans son ouvrage *Dézañ*, le forgeron et l'alchimiste tout à la fois de la nervure centrale de notre authenticité : le créole recréé par et pour l'écriture. En sorte que ce furent *Malmort*⁸ et *Dézañ*⁹ — étonnamment parus dans la même année 1975 — qui, dans leur interaction déflagrante, débloquent pour les nouvelles générations, l'outil premier de cette démarche de se connaître : *la vision intérieure*.

Créer les conditions d'une expression authentique supposait l'exorcisme de la vieille fatalité de l'extériorité. N'avoir sous la paupière que les pupilles de l'Autre invalidait les démarches, les procédés et les procédures les plus justes. Ouvrir les yeux sur soi-même à la manière des régionalistes ne suffisait pas. Porter le regard sur cette culture « *fondal-natal* » afin de ne pas priver notre

créativité de son essentiel, à l'instar des indigénistes haïtiens, n'était pas suffisant. Il fallait nous laver les yeux : retourner la vision que nous avions de notre réalité pour en surprendre le vrai. Un regard neuf qui enlèverait notre naturel du secondaire ou de la péri-phérie afin de le replacer au centre de nous-mêmes. Un peu de ce regard d'enfance, questionneur de tout, qui n'a pas encore ses postulats et qui interroge même les évidences. Ce regard libre se passe d'auto-explications ou de commentaires. Il est sans spectateurs extérieurs.

Il émerge d'une projection de l'intime et traite chaque parcelle de notre réalité comme un événement dans la perspective d'en briser la vision traditionnelle, en l'occurrence extérieure et soumise aux envoûtements de l'aliénation.../C'est en cela que la vision intérieure est révélatrice, donc révolutionnaire ¹⁰/ Réapprendre à visualiser nos profondeurs. Réapprendre à regarder positivement ce qui palpite autour de nous. La vision intérieure défait d'abord la vieille imagerie française qui nous tapisse, et nous restitue à nous-mêmes en une mosaïque renouvelée par l'autonomie de ses éléments, leur imprévisibilité, leurs résonances devenues mystérieuses. C'est un bouleversement intérieur et sacré à la manière de Joyce. C'est dire : une liberté. Mais, tentant vainement de l'exercer, nous nous aperçûmes qu'il ne pouvait pas y avoir de vision intérieure sans une préalable acceptation de soi. On pourrait même dire que la vision intérieure en est la résultante.

La francisation nous a forcés à l'autodénigrement : lot commun des colonisés. Il nous est souvent difficile

de distinguer ce qui, en nous, pourrait faire l'objet d'une démarche esthétique. Ce que nous acceptons beau en nous-mêmes c'est le peu que l'autre a déclaré beau. Le noble est généralement ailleurs. L'Universel aussi. Et c'est toujours au grand large que notre expression artistique s'en est allée puiser. Et c'est toujours ce qu'elle rapportait du grand large qui a été retenu, accepté, étudié, car notre idée de l'esthétique fut ailleurs. Que vaut la création d'un artiste qui refuse en bloc son être inexploré? Qui ne sait pas ce qu'il est? Ou qui l'accepte difficilement? Et que vaut la vision du critique qui se trouve englué dans les mêmes conditions? Notre situation a été de porter un regard extérieur sur la réalité de nous-mêmes refusée plus ou moins consciemment. En littérature, mais aussi dans les autres formes de l'expression artistique, nos manières de rire, de chanter, de marcher, de vivre la mort, de juger la vie, de penser la déveine, d'aimer et de parler l'amour, ne furent que mal examinées. Notre imaginaire fut oublié, laissant ce grand désert où la fée Carabosse assécha Manman Dlo. Notre richesse bilingue refusée se maintint en doubleur diglossique. Certaines de nos traditions disparurent sans que personne ne les interroge ¹¹ en vue de s'en enrichir, et, même nationalistes, progressistes, indépendantistes, nous tentâmes de mendier l'Universel de la manière la plus incolore et inodore possible, c'est-à-dire dans le refus du fondement même de notre être, fondement qu'aujourd'hui, avec toute la solennité possible, nous déclarons être le vecteur esthétique majeur de la connaissance de nous-mêmes et du monde : la Créolité.

LA CRÉOLITÉ

L'Antillanité ne nous est pas accessible sans vision intérieure. Et la vision intérieure n'est rien sans la totale acceptation de notre créolité. Nous nous déclarons Créoles. Nous déclarons que la Créolité¹² est le ciment de notre culture et qu'elle doit régir les fondations de notre antillanité. La Créolité est l'agrégat interactionnel ou transactionnel, des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques, et levantins, que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol. Pendant trois siècles, les îles et les pans de continent que ce phénomène a affectés, ont été de véritables forgeries d'une humanité nouvelle, celles où langues, races, religions, coutumes, manières d'être de toutes les faces du monde, se trouvent brutalement déterritorialisées, transplantées dans un environnement où elles durent réinventer la vie. Notre créolité est donc née de ce formidable « migan » que l'on a eu trop vite fait de réduire à son seul aspect linguistique¹³ ou à un seul des termes de sa composition. Notre personnalité culturelle porte tout à la fois les stigmates de cet univers et les témoignages de sa négation. Nous nous sommes forgés dans l'acceptation et le refus, donc dans le questionnement permanent, en toute familiarité avec les ambiguïtés les plus complexes, hors de toutes réductions, de toute pureté, de tout appauvrissement. Notre Histoire est une tresse d'histoires. Nous avons goûté à toutes les langues, à toutes les parcelles. Craignant cet inconfortable magma, nous avons

vainement tenté de le figer dans des ailleurs mythiques (regard extérieur, Afrique, Europe, aujourd'hui encore, Inde ou Amérique), de chercher refuge dans la normalité close des cultures millénaires, sans savoir que nous étions l'anticipation du contact des cultures, du monde futur qui s'annonce déjà. Nous sommes tout à la fois, l'Europe, l'Afrique, nourris d'apports asiatiques, levantins, indiens, et nous relevons aussi des survivances de l'Amérique précolombienne. La Créolité c'est « le monde diffracté mais recomposé », un maelström de signifiés dans un seul signifiant : une Totalité. Et nous disons qu'il n'est pas dommageable pour l'instant, de ne pas en avoir une définition. Définir, ici, relèverait de la taxidermie. Cette nouvelle dimension de l'homme, dont nous sommes la silhouette préfigurée, mobilise des notions qui très certainement nous échappent encore. Si bien que, s'agissant de la Créolité dont nous n'avons que l'intuition profonde, la connaissance poétique, et dans le souci de ne fermer aucune voie de ses possibles, nous disons qu'il faut l'aborder comme une question à vivre, à vivre obstinément dans chaque lumière et chaque ombre de notre esprit. Vivre une question c'est déjà s'enrichir d'éléments dont la réponse ne dispose pas. Vivre la question de la Créolité, à la fois en totale liberté et en pleine vigilance, c'est enfin pénétrer insensiblement dans les vastitudes inconnues de sa réponse. Laissons vivre (et vivons!) le rougeoiement de ce magma.

Du fait de sa mosaïque constitutive, la Créolité est une spécificité ouverte. Elle échappe ainsi aux perceptions qui ne seraient pas elles-mêmes ouvertes. L'exprimer

c'est exprimer non une synthèse, pas simplement un métissage, ou n'importe quelle autre unicité. C'est exprimer une totalité kaléidoscopique ¹⁴, c'est-à-dire la *science non totalitaire d'une diversité préservée*. Nous avons décidé de ne pas résister à ses multiplicités pas plus que ne résiste le jardin créole aux formes des ignames qui l'habitent. Nous vivrons ses inforts comme un mystère à accepter et à élucider, une tâche à accomplir et un édifice à habiter, un ferment pour l'imagination et un défi pour l'imagination. Nous la penserons comme référence centrale et comme déflagration suggestive à organiser esthétiquement. Car elle n'est pas une valeur en soi; pour être pertinente son expression doit s'engager dans une démarche esthétique achevée. Notre esthétique ne pourra exister (être authentique) sans la Créolité.

La Créolité est une annihilation de la fausse universalité, du monolinguisme et de la pureté. Se trouve en créolité ce qui s'harmonise au *Divers* en direction duquel Victor Segalen eut son formidable élan. La Créolité est *notre soupe primitive et notre prolongement*, notre chaos originel et notre mangrove de virtualités. Nous penchons vers elle, riches de toutes les erreurs et forts de la nécessité de nous accepter complexes. Car le principe même de notre identité est la complexité. Explorer notre créolité doit s'effectuer dans une pensée aussi complexe que la Créolité elle-même. L'envie d'une clarification à partir de deux-trois lois de la normalité, nous a fait nous considérer à nos propres yeux comme des êtres anormaux. Or, ce qui semblait la tare peut se révéler être l'indéfinition du neuf, la richesse du jamais

vu. C'est pourquoi il semble que, pour l'instant, la *pleine connaissance de la Créolité sera réservée à l'Art, à l'Art absolument*. Ce sera le préalable de notre affermissement identitaire. Mais il va de soi que la Créolité a vocation à irriguer toutes les nervures de notre réalité pour en devenir peu à peu le principe moteur. Dans des sociétés multiraciales telles que les nôtres, il apparaît urgent que l'on sorte des habituelles distinctions raciologiques et que l'on reprenne l'habitude de désigner l'homme de nos pays sous le seul vocable qui lui convienne, quelle que soit sa complexion : *Créole*. Les relations socio-ethniques au sein de notre société devront désormais s'opérer sous le sceau d'une commune créolité, sans que cela oblitère le moins du monde les rapports ou les affrontements de classe. En littérature, la reconnaissance maintenant unanime, dans nos pays, du poète Saint-John Perse comme l'un des fils les plus prestigieux de la Guadeloupe — et cela, malgré son appartenance à l'ethnoclasse bèké — correspond assurément à une avancée de la Créolité dans les consciences antillaises. Il y a lieu de s'en réjouir. Pareillement, en architecture, en art culinaire, en peinture ¹⁵, en économie (comme les Seychelles nous en fournissent l'exemple), en art vestimentaire, et caetera, les dynamiques de la Créolité acceptée, questionnée, exaltée, nous semblent la voie royale vers l'assomption de nous-mêmes.

Il convient de distinguer Américanité, Antillanité et Créolité, concepts qui, à première vue, pourraient sembler recouvrir les mêmes réalités. Tout d'abord, les processus socio-historiques qui ont produit l'américanisation

ne sont pas de la même nature que ceux qui ont été à l'œuvre dans la Créolisation. En effet, l'américanisation, et donc le sentiment d'américanité qui en découle à terme, décrit l'adaptation progressive de populations du monde occidental aux réalités naturelles du monde qu'elles baptisèrent nouveau. Et cela, sans interaction profonde avec d'autres cultures. Ainsi les Anglo-Saxons qui formèrent les treize colonies, embryon du futur État américain, ont redéployé leur culture dans un nouvel environnement, quasi vierge si l'on tient compte du fait que, parqués dans des réserves, massacrés, les indigènes peaux-rouges n'ont pratiquement pas influencé leur culture originelle. De même, en demeurant relativement fermés aux tribus qui y résidaient, les Noirs Boni et Saramaka des Guyanes se sont américanisés au contact de la forêt amazonienne. De même, les Italiens qui arrivèrent en masse en Argentine au XIX^e siècle, ou les Hindous qui remplacèrent les anciens esclaves noirs sur les plantations de Trinidad ont adapté leur culture originelle à de nouvelles réalités sans pour autant la modifier complètement. *L'Américanité est donc, pour une large part, une culture émigrée, dans un splendide isolement.*

Tout autre est le processus de créolisation, qui n'est pas propre au seul continent américain (ce n'est donc pas un concept géographique) et qui désigne la mise en contact brutale, sur des territoires soit insulaires, soit enclavés, — fussent-ils immenses comme la Guyane et le Brésil — de populations culturellement différentes : aux Petites Antilles, Européens et Africains; aux Mascariques, Européens, Africains et Indiens; dans certaines

régions des Philippines ou à Hawaï, Européens et Asiatiques; à Zanzibar, Arabes et Nègro-Africains, etc. Réunis en général au sein d'une économie plantationnaire, *ces populations sont sommées d'inventer de nouveaux schèmes culturels permettant d'établir une relative cohabitation entre elles.* Ces schèmes résultent du mélange non harmonieux (et non achevé et donc non réducteur) des pratiques linguistiques, religieuses, culturelles, culinaires, architecturales, médicinales, etc., des différents peuples en présence. Bien entendu, il existe des créolisations plus ou moins intenses suivant que tous les peuples en présence sont exogènes comme aux Antilles ou aux Mascariques, ou selon que l'un d'entre eux est autochtone comme aux îles du Cap-Vert ou à Hawaï. La Créolité est donc le fait d'appartenir à une entité humaine originale qui à terme se dégage de ces processus. Il existe donc une créolité antillaise, une créolité guyanaise, une créolité brésilienne, une créolité africaine, une créolité asiatique et une créolité polynésienne, assez dissemblables entre elles mais issues de la matrice du même maelström historique. La Créolité englobe et parachève donc l'Américanité puisqu'elle implique le double processus : — *d'adaptation des Européens, des Africains et des Asiatiques au Nouveau Monde;* — *de confrontation culturelle entre ces peuples au sein d'un même espace, aboutissant à la création d'une culture syncretique dite créole.*

Il n'existe évidemment pas une frontière étanche entre les zones de créolité et celles d'américanité. Au sein d'un même pays, elles peuvent se juxtaposer ou s'interpénétrer : ainsi aux U.S.A., la Louisiane et le Mississippi

sont en grande partie créoles, tandis que la Nouvelle-Angleterre, où ne vivent au départ que des Anglo-Saxons, n'est qu'américaine. Toutefois, après l'abolition de l'esclavage et la montée des Noirs dans le Nord, puis l'arrivée d'Italiens, de Grecs, de Chinois et de Portugais, tout au long du vingtième siècle, on peut légitimement penser que les conditions sont réunies pour qu'un processus de créolisation soit actuellement à l'œuvre en Nouvelle-Angleterre.

Créolité et Américanité ainsi distinguées, qu'en est-il du rapport de l'Antillanité et de la Créolité. L'Antillanité désigne, à nos yeux, le seul processus d'américanisation d'Européens, d'Africains et d'Asiatiques à travers l'Archipel antillais. De ce fait, elle est, pour ainsi dire, une province de l'Américanité à l'instar de la Canadianité ou de l'Argentinité. Elle omet, en effet, qu'il y ait eu dans certaines îles, en plus de la simple américanisation, un phénomène de créolisation (et donc de créolité). Par exemple, des zones entières du Nord de Cuba n'ont connu qu'une américanisation des colons andalous, galiciens ou canariens, sans créolisation aucune. Dans certaines régions cannières de Trinidad, la culture hindouiste s'est simplement adaptée à un environnement neuf sans vraiment se créoliser, contrairement au bon-dyékouli des Petites Antilles, lequel est un culte créole à soubassement hindouiste. Le concept d'Antillanité nous semble donc d'abord géopolitique. Dire « antillais » ne révèle rien de la situation humaine des Martiniquais, des Guadeloupéens, ou des Haïtiens. Les Créoles que nous sommes sont aussi proches, sinon plus proches, anthropologiquement parlant, des Seychellois, des Mauriciens

ou des Réunionnais que des Portoricains ou des Cubains. À l'inverse, il n'y a que relativement peu de choses en commun entre un Seychellois et un Cubain. Nous, Antillais créoles, sommes donc porteurs d'une double solidarité :

— d'une solidarité antillaise (géopolitique) avec tous les peuples de notre Archipel, quelles que soient nos différences culturelles : notre Antillanité;

— d'une solidarité créole avec tous les peuples africains, masarins, asiatiques et polynésiens qui relèvent des mêmes affinités anthropologiques que nous : notre créolité.

La vision intérieure accordée à la pleine acceptation de notre créolité (comme vitalité même de notre créativité) doit irriguer et renforcer de manière toute nouvelle les exigences transitoires définies par Glissant pour l'expression littéraire de l'Antillanité :

1. L'enracinement dans l'oral

Notre culture créole s'est forgée dans le système des plantations, à travers une dynamique questionnante d'acceptations et de refus, de démissions et d'assomptions. Véritable galaxie en formation autour de la langue créole comme noyau, la Créolité ¹⁶ connaît aujourd'hui encore un mode privilégié : l'oralité. Pourvoyeuse de contes, proverbes, « tim » , comptines, chansons... etc., l'oralité est notre intelligence, elle est notre lecture de ce monde, le tâtonnement, aveugle encore, de notre complexité. L'oralité créole, même contrariée dans son

expression esthétique, recèle un système de contre-valeurs, une contre-culture ¹⁷; elle porte témoignage du génie ordinaire appliqué à la résistance, dévoué à la survie. Après l'effondrement du système des plantations (crises sucrières, abolitions de l'esclavage..., etc.), après les destructions, restructurations, conversions et reconversions de toutes sortes qui en ont découlé (assimilation, départementalisation) cette force orale s'est retrouvée tournant à vide, inutile à la promotion sociale, à l'existence citoyenne. Seule la Francité (adoption conjointe de la langue française et de ses valeurs) nommait l'Homme, dans une société en pleine dérive identitaire. L'oralité alors commença son enlisement dans notre inconscient collectif (comme en une souterraine transhumance) mais laissant çà et là émerger à l'air libre les fragments épars de son relief discontinué. Le déchiffrement laborieux de son paysage dévoutant donna alors lieu à un système de valeurs tout à la fois compensatoire et conjuratoire : folklorisme et doudouisme devenaient les chefs d'accusation des nouveaux procureurs de la Culture authentique. Le terrorisme ordinaire soutenait alors le théorisme distingué, tous deux impuissants à sauver de l'oubli la moindre chansonnette. Ainsi allait notre monde, confit en dévotion intellectualiste, complètement coupé des racines de notre oralité. Si bien qu'aucun de nos écrivains n'était ainsi que l'indique Glissant ¹⁸, pour prendre le relais de la créolité renfermée dans l'abysse de notre parole ancestrale, tous englués, à des degrés divers, dans l'obsession d'une transfiguration métamorphique du réel : le Grand Soir de la Culture, parée aux couleurs du progrès, de la

civilisation, du développement. Après nos conteurs traditionnels, ce fut donc une manière de silence : la voie morte. Ailleurs, les aèdes, les bardes, les griots, les ménestrels et les troubadours avaient passé le relais à des scripteurs (*marqueurs de parole*) qui progressivement prirent leur autonomie littéraire. Ici, ce fut la rupture, le fossé, la ravine profonde entre une expression écrite qui se voulait universalomoderne et l'oralité créole traditionnelle où sommeille une belle part de notre être. Cette non-intégration de la tradition orale fut l'une des formes et l'une des dimensions de notre aliénation. Sans le riche terreau qui aurait pu constituer un apport à une littérature, enfin souveraine, la rapprocher de ses lecteurs potentiels, notre écriture (contrairement à la pratique théâtrale de Henri Melon, Arthur Lérus, Joby Bernabé, Elie Stephenson, Roland Brival, Roger Robinet, José Alpha, Vincent Placol... qui surent à bien des égards s'enrichir de l'oralité) demeura en suspension. D'où l'instabilité dénomminative de la production écrite de nos pays : *littérature afro-antillaise, négro-antillaise, franco-antillaise, antillaise d'expression française, franco-phone des Antilles...*, etc., tous qualificatifs que nous déclarons désormais inopérants.

Il y eut, par bonheur, d'insignifiants reproducteurs de gestes incompris, de modestes cultivateurs de souvenirs inutiles, il y eut d'obscurs metteurs en scène d'une culture commercialisée pour touristes plus curieux que nous de nous-mêmes, il y eut de plats épigones d'une parole ressassée, de naïfs promoteurs d'un carnaval galvaudé, de besogneux mercantis d'un zouk aux stridences assourdissantes. Rarement ils échappèrent à l'as-

sertion – proclamée ou susurrée – de doudouisme et de folklorisme. Mais ce furent eux, en définitive, les indispensables maillons qui contribuèrent à préserver la Créolité du destin glorieux mais définitif des Atlantes. D'eux, nous avons appris que la culture est une sustentation et une pesée quotidienne; que les ancêtres naissent tous les jours et qu'ils ne sont pas figés dans un passé immémorial; que la tradition chaque jour s'élabore et que la culture est aussi le lien vivant que nous devons nouer entre le passé et le présent; que prendre le relais de la tradition orale ne doit pas s'envisager sur un mode passéiste de nostalgique stagnation, de virées en arrière! Y retourner, oui, pour d'abord rétablir cette continuité culturelle (associée à la continuité historique restaurée) sans laquelle l'identité collective a du mal à s'affirmer. Y retourner, oui, pour en enrichir notre énonciation¹⁹, l'intégrer pour la dépasser. Y retourner, tout simplement, afin d'investir l'expression primordiale de notre génie populaire. Sachant cela, nous pourrions alors récolter en une moisson nouvelle les fruits de semailles inédites. Nous pourrions à travers le mariage de nos sens aiguisés procéder à l'insémination de la parole créole dans l'écrit neuf. Bref, nous fabriquerons une littérature qui ne déroge en rien aux exigences modernes de l'écrit tout en s'enracinant dans les configurations traditionnelles de notre oratoire.

2. La mise à jour de la mémoire vraie

Notre Histoire (ou plus exactement nos histoires)²⁰ est naufragée dans l'Histoire coloniale. La mémoire

collective est notre urgence. Ce que nous croyons être l'histoire antillaise n'est que l'Histoire de la colonisation des Antilles. Dessous les ondes de choc de l'histoire de France, dessous les grandes dates d'arrivée et de départ des gouverneurs, dessous les aléas des luttes coloniales, dessous les belles pages blanches de la Chronique (où les flambées de nos révoltes n'apparaissent qu'en petites taches), il y eut le cheminement obstiné de nous-mêmes. L'opaque résistance des nègres marrons bandés dans leur refus. L'héroïsme neuf de ceux qui affrontèrent l'enfer esclavagiste, déployant d'obscurs codes de survie, d'indéchiffrables qualités de résistance, la variété illisible des compromis, les synthèses inattendues de vie. Ils quittèrent les champs pour les bourgs, se répandirent dans la société coloniale jusqu'à en épaissir en tout point la consistance, jusqu'à donner aujourd'hui ce que nous sommes. Cela s'est fait sans témoins, ou plutôt sans témoins, nous laissant un peu dans la situation de la fleur qui ne verrait pas sa tige, qui ne la sentirait pas. Et l'histoire de la colonisation que nous avons prise pour la nôtre a aggravé notre déperdition, notre autodénigrement, favorisé l'extériorité, nourri la dérade du présent. Dedans cette fausse mémoire nous n'avions pour mémoire qu'un lot d'obscurités. Un sentiment de chair discontinu. Les paysages, rappelle Glissant²¹, sont les seuls à inscrire, à leur façon non anthropomorphe, un peu de notre tragédie, de notre vouloir exister. Si bien que notre histoire (ou nos histoires) n'est pas totalement accessible aux historiens. Leur méthodologie ne leur donne accès qu'à la Chronique coloniale. Notre Chronique est dessous les dates, dessous les faits répertoriés :

nous sommes Paroles sous l'écriture Seule la connaissance poétique, la connaissance romanesque, la connaissance littéraire, bref, la connaissance artistique, pourra nous déceler, nous percevoir, nous ramener évanescents aux réanimations de la conscience ²². Appliquée à nos histoires (à cette mémoire-sable voltigée dans le paysage, dans la terre, dans des fragments de cerveaux de vieux-nègres, tout en richesse émotionnelle, en sensations, en intuitions...) la vision intérieure et l'acceptation de notre créolité nous permettront d'investir *ces zones impénétrables du silence où le cri s'est dilué* ²³. C'est en cela que notre littérature nous restituera à la durée ²⁴, à l'espace-temps continu, c'est en cela qu'elle s'émouvra de son passé et qu'elle sera historique.

3. La thématique de l'existence

Ici, nous ne nous imaginons pas hors du monde, en banlieue de l'Univers. Notre ancrage dans cette terre n'est pas une plongée dans un fond sans pardon. Notre vision intérieure exercée, notre créolité mise comme centre de créativité, nous permet de réexaminer notre existence, d'y voir les mécanismes de l'aliénation, d'en percevoir surtout les beautés. L'écrivain est un renifleur d'existence ²⁵. Plus que tout autre, il a pour vocation d'identifier ce qui, dans notre quotidien, détermine les comportements et structure l'imaginaire. Voir notre existence c'est nous voir en situation dans notre histoire, dans notre quotidien, dans notre réel. C'est aussi voir nos virtualités. En nous éjectant du confortable regard

de l'Autre, la vision intérieure nous renvoie à la sollicitation de notre original chaos. Elle nous verse alors dans la question permanente, dans le doute, et dans l'ambiguïté. Par cette vision, nous revenons au magma qui nous caractérise. Elle nous libère aussi du militantisme littéraire anticolonialiste ²⁶ si bien que, nous regardant, ce n'est plus en projet d'une idéologie à appliquer, ce n'est plus en vertu d'une vérité apodictique, d'une table de lois en dix commandements, ce n'est plus en rejet des douidouistes, des régionalistes ou de la Négritude (rejet sur lequel beaucoup ont bâti leur existence littéraire) mais dans le seul désir de nous connaître nous-mêmes, dans nos tares, dans nos écorces et dans nos pulpes, en rêche nudité. À la lumière de cette liberté, revisiter et réévaluer toute notre production écrite. Et cela, non pas tant afin d'être la voix de ceux qui n'ont pas de voix, que de parachever la voix collective qui tonne sans écoute dans notre être, d'en participer lucidement et de l'écouter jusqu'à l'inévitable cristallisation d'une conscience commune. Trop longtemps, notre écriture a négligé cette tâche fondamentale, ou l'a traitée sur le mode aliénant de l'extériorité. La littérature créole à laquelle nous travaillons pose comme principe qu'il n'existe rien dans notre monde qui soit petit, pauvre, inutile, vulgaire, inapte à enrichir un projet littéraire. Nous faisons corps avec notre monde. Nous voulons, en vraie créolité, y nommer chaque chose et dire-qu'elle est belle. Voir la grandeur humaine des diobeurs. Saisir l'épaisseur de la vie du Morne Pichevin. Comprendre les marchés aux légumes. Élucider le fonctionnement des conteurs. Réadmettre sans jugement

nos « *dortis* », nos « *zombis* », nos « *chouwal-twa-pat* », « *souklijan* ». Prendre langue avec nos bourgs, nos villes. Explorer nos origines amérindiennes, indiennes, chinoises et levantines, trouver leurs palpitations dans les battements de nos cœurs. Entrer dans nos pits, dans nos jeux de « *grendé* », dans toutes ces affaires de vieux-nègres à priori vulgaires. C'est par ce systématisme que se renforcera la liberté de notre regard.

Notre écriture doit accepter sans partage nos croyances populaires, nos pratiques magico-religieuses, notre réalisme merveilleux, les rituels liés aux « *milan* », aux phénomènes du « *majò* », aux joutes de « *ladja* », aux « *koudmen* ». Écouter notre musique et goûter à notre cuisine. Chercher comment nous vivons l'amour, la haine, la mort, l'esprit que nous avons de la mélancolie, notre façon dans la joie ou la tristesse, dans l'inquiétude et dans l'audace. Chercher nos vérités. Affirmer que l'une des missions de cette écriture est de donner à voir les héros insignifiants, les héros anonymes, les oubliés de la Chronique coloniale, ceux qui ont mené une résistance toute en détours et en patiences, et qui ne correspondent en rien à l'imagerie du héros occidental-français. Il ne s'agit point de décrire ces réalités sous le mode ethnographique, ni de pratiquer le recensement des pratiques créoles à la manière des Régionalistes et des Indigénistes haïtiens, mais bien de *montrer ce qui, au travers d'elles, témoigne à la fois de la Créolité et de l'humaine condition*. Vivre, revivre, faire vivre tout cela intensément, frissonner aux frissons, palpier là où cela palpite, arpenter notre géographie interne afin de la mieux percevoir et de la mieux

comprendre. Et nous récusons les dérives de localisme ou de nombrilisme que certains semblent y distinguer. Il ne peut exister une véritable ouverture sur le monde sans une appréhension préalable et absolue de ce qui nous constitue. Notre monde, aussi petit soit-il, est vaste dans notre esprit, inépuisable dans notre cœur, et pour nous, il témoignera toujours de l'homme. La vieille carapace du dénigrement de nous-mêmes se verra fissurée : *Oh, géôlière de notre créativité, le regard neuf te regarde!* C'est d'une descente en soi-même qu'il s'agit, mais sans l'Autre, sans la logique aliénante de son prisme. Et là, il faut le reconnaître, nous sommes sans repères, sans certitudes, sans critères d'esthétique, rien qu'avec la jouvence de notre regard, l'intuition de notre créolité qui doit à tout moment s'inventer chaque prise. Notre littérature doit aller en elle-même et ne rencontrer, durant le temps de son affermissement, personne, nous voulons dire : *aucun déport culturel*.

4. *L'irruption dans la modernité*

Malgré notre extrême jeunesse, nous n'avons pas le temps de vivre les volutes d'une tranquille évolution. Il nous faut être présent dans un monde contemporain qui va vite. Assumer l'ordre et l'aventure, aurait dit Apollinaire. L'ordre serait, ici, ce qui concourt au développement de notre conscience identitaire, à l'épanouissement de notre nation, à l'émergence de nos arts et de notre littérature : problématiques qui ne sont plus de ce siècle mais que nous devons nécessairement régler.

L'aventure, elle, symboliserait le monde moderne et ses avancées contemporaines desquelles il n'est pas souhaitable de s'exclure sous prétexte d'avoir à ranger l'intérieur de soi-même. Les pays sous-développés, ou mal développés, se voient acculés aujourd'hui à cette acrobatie. Comment s'inquiéter de la langue créole sans participer aux questions actuelles de la linguistique? Comment penser un roman antillais sans être riche des approches qu'ont du roman tous les peuples du monde? Comment se préoccuper d'une expression artistique qui, efficace à l'intérieur de la nation, se révélerait anachronique ou dépassée une fois pointée à l'extérieur? Il nous faut donc tout faire en même temps : placer notre écriture dans l'allant des forces progressistes qui s'activent pour notre libération, et ne point délaïsser la recherche d'une esthétique neuve sans laquelle il n'est point d'art, encore moins de littérature. Il nous faut être lucides sur nos tares de néo-colonisés, tout en travaillant à oxygéner nos étouffements par une vision positive de notre être. Il nous faut nous accepter tels quels, totalement, et nous méfier de cette identité incertaine, encore muée par d'inconscientes aliénations. Il nous faut être ancrés au pays, dans ses difficultés, dans ses problèmes, dans sa réalité la plus terre à terre, sans pour autant délaïsser les bouillonnements où la modernité littéraire actionne le monde. C'est un peu ce que Glissant appelle « être en situation d'irruption ²⁷ ». Situation inconfortable, certes, exigences draconiennes, mais il est déjà clair pour nous qu'il faut, de toute manière, écrire au difficile ²⁸, s'exprimer à contre-courant des usures, des lieux communs et des déformations, et que c'est au difficile

que pourra se pister — par nous — l'éloignement en nous-mêmes de notre authenticité.

5. *Le choix de sa parole*

Notre première richesse, à nous écrivains créoles, est de posséder plusieurs langues : le créole, français, anglais, portugais, espagnol, etc. Il s'agit maintenant d'accepter ce bilinguisme potentiel et de sortir des usages contraints que nous en avons. De ce terrain, faire lever sa parole. De ces langues bâtir notre langage ²⁹. Le créole, notre langue première à nous Antillais, Guyanais, Mascarins, est le véhicule originel de notre moi profond, de notre inconscient collectif, de notre génie populaire, cette langue demeure la rivière de notre créolité alluviale. Avec elle nous rêvons. Avec elle nous résistons et nous acceptons. Elle est nos pleurs, nos cris, nos exaltations. Elle irrigue chacun de nos gestes. Son étiolement n'a pas été une seule ruine linguistique, la seule chute d'une branche, mais le carême total d'un feuillage, l'agenouillement d'une cathédrale ³⁰. L'absence de considération pour la langue créole n'a pas été un simple silence de bouche mais une amputation culturelle. Les conteurs créoles aujourd'hui disparus l'auraient dit mieux que nous. Chaque fois qu'une mère, croyant favoriser l'acquisition de la langue française, a refoulé le créole dans la gorge d'un enfant, cela n'a été en fait qu'un coup porté à l'imagination de ce dernier, qu'un envoi en déportation de sa créativité. Les instituteurs de la grande époque de la francisation ³¹ ont été les négriers de notre

élan artistique. Si bien qu'aujourd'hui, ce serait stérilisation que de ne pas réinvestir cette langue. Son usage est l'une des voies de la plongée en notre créolité. Aucun créateur créole, dans quelque domaine que ce soit, ne se verra jamais accompli sans une connaissance intuitive de la poétique de la langue créole³². L'éducation artistique (la rééducation du regard, l'activation de la sensibilité créole) impose comme préalable une acquisition de la langue créole dans sa syntaxe, dans sa grammaire, dans son lexique le mieux basilectal, dans son écriture la plus appropriée (cette dernière fut-elle éloignée des habitudes françaises), dans ses intonations, dans ses rythmes, dans son âme... dans sa poétique³³. La quête du créole profond, orgueilleusement menée sous le signe de la rupture, de l'inédit et de l'inouï, en alimentant nos ferveurs révolutionnaires, polarise, à n'en pas douter, nos énergies les plus extrêmes et les plus solitaires. En revanche, le drame de beaucoup de nos écrivains provient de la castration dont, linguistiquement, ils ont été victimes au temps de leur enfance. La langue créole est donc une des forces de notre expressivité, ainsi que l'a démontré (s'il en était besoin) l'écrivain guadeloupéen Sonny Rupaire qui, à partir d'elle, sut initier une poésie en rupture complète avec celle qui avait cours jusqu'alors, mariant la revendication politique la plus extrême à l'assomption d'une poétique enracinée. La langue créole n'est pas une langue moribonde, elle continue à muer, perdant ici des diaprures secrètes pour retrouver là des accents jusqu'alors inconnus d'elle (ainsi qu'en témoigne la poésie de Monchoachi, de Joby Bernabé, Daniel Boukman, Thérèse Léotin, Hector Poul-

let, Félix Morrisseau-Leroy, Serge Restog, Max Rippon, Georges Castera...). Elle est semblable au serpent fer-de-lance que l'on a beau traquer au fin fond des mornes : elle resurgit sans crier *wouap!* au fin fond de nos cases, cela parce qu'elle est liée à notre existence même, et parce que, en finale de compte, comme s'est exclamé l'écrivain Vincent Placolý : « *C'est elle qui nous appartient le plus!* »³⁴. » D'où cette nécessité de renforcer sa densité orale par la puissance contemporaine de l'écrit. Et ceux de nos écrivains qui ont tenté de la tuer en eux, ou dans leur écriture, perdaient sans le savoir la voie royale vers un authentique étouffé en eux-mêmes : la Créolité. Quel suicide esthétique! La littérature créole d'expression créole aura donc pour tâche première de construire cette langue écrite, sortie indispensable de sa clandestinité. Cependant, pour ne s'être pas efforcés de se distancier de la langue qu'ils maniaient, la plupart des littérateurs créolophones n'ont pas fait œuvre d'écriture et répondu à l'exigence première de l'acte littéraire, à savoir produire un langage au sein même de la langue. Le poète créole d'expression créole, le romancier créole d'expression créole, devra dans le même alliant, être le récolteur de la parole ancestrale, le jardinier des vocables nouveaux, le découvreur de la créolité du créole. Il se méfiera de cette langue tout en l'acceptant totalement. Il prendra ses distances par rapport à elle, tout en y plongeant désespérément – et, se méfiant des procédés durs de la défense-illustration, il éclaboussera cette langue des folies du langage³⁵ qu'il se sera choisi.

Mais nos histoires, pour une fois généreuses, nous ont dotés d'une langue seconde ³⁶. Elle n'était pas à tous au départ. Elle ne fut longtemps que celle des oppresseurs-fondateurs. *Nous l'avons conquise, cette langue française*. Si le créole est notre langue légitime, la langue française (provenant de la classe blanche créole) fut tour à tour (ou en même temps) octroyée et capturée, légitimée et adoptée. La créolité, comme ailleurs d'autres entités culturelles ³⁷ a marqué d'un sceau indélébile la langue française. Nous nous sommes approprié cette dernière. Nous avons étendu le sens de certains mots. Nous en avons dévié d'autres. Et métamorphosé beaucoup. Nous l'avons enrichie tant dans son lexique que dans sa syntaxe. Nous l'avons préservée dans moult vocables dont l'usage s'est perdu. Bref, *nous l'avons habitée*. En nous, elle fut vivante. En elle, nous avons bâti notre langage ³⁸, ce langage qui fut triqué par les kapos culturels comme profanation de l'idole qu'était devenue cette langue. *Notre littérature devra témoigner de cette conquête*. Nous récusons donc la religion de la langue française qui sévit dans nos pays depuis l'abolition de l'esclavage, et adhérons totalement au proverbe haïtien selon lequel : « *Palé fransé pa vlé di lespri* » (Parler français n'est pas gage d'intelligence). En réprimant ce langage, on a, comme pour la langue créole, brimé notre expressivité, notre pulsion créatrice, car la créativité ne peut lever que d'une lecture subjective du monde. On a, par là aussi, contrarié notre expression artistique sur plusieurs générations. La littérature créole d'expression française aura donc pour tâche urgente d'investir et de réhabiliter l'esthétique de notre langage. C'est ainsi qu'elle sortira

de l'usage contraint du français qui, en écriture, a trop souvent été le nôtre.

Hors donc de tout fétichisme, le langage sera, pour nous, l'usage libre, responsable, créateur d'une langue ³⁹. Ce ne sera pas forcément du français créolisé ou réinventé, du créole francisé ou réinventé, mais notre parole retrouvée et finalement décidée. Notre singularité exposée-explosée dans la langue jusqu'à ce qu'elle s'affermisse dans l'Être. Notre conscience en verticalité psychique. L'antidote de l'ancestrale domination qui nous accable. Par-delà le langage pourra s'exprimer ce que nous sommes, notre présence au monde, notre enracinement... Car la langue dominante idolâtrée ⁴⁰ ignore la personnalité du locuteur colonisé, fausse son histoire, nie sa liberté, le déporte de lui-même. Pareillement, l'idolâtrie par le colonisé de la langue dominée, si elle peut être bénéfique dans les premiers temps de la révolution culturelle, ne saurait en aucune façon devenir l'objectif principal ou unique des écrivains créoles d'expression créole. Toute langue idolâtrée fonctionne comme un masque de théâtre Nô, ces masques qui confèrent aux comédiens, des sentiments, des visages, mais aussi des personnalités autres. Pour un poète, un romancier créole, écrire en français ou en créole idolâtré, c'est demeurer immobile dans l'aire d'une action, sans décision dans un champ de possibles, inane dans un lieu de potentiels, sans voix dans les grandes transmissions des échos d'une falaise. Sans langage dans la langue, donc sans identité. C'est, en écri-

ture, ne pas accéder à l'acte littéraire ⁴¹. C'est, du point de vue de l'esthétique, mourir.

La créolité n'est pas monolingue. Elle n'est pas non plus d'un multilinguisme à compartiments étanches. Son domaine c'est le langage. Son appétit : toutes les langues du monde. Le jeu entre plusieurs langues (leurs lieux de frottements et d'interactions) est un vertige polysémique. Là, un seul mot en vaut plusieurs. Là, se trouve le canevass d'un tissu allusif, d'une force suggestive, d'un commerce entre deux intelligences. Vivre en même temps la poétique de toutes les langues, c'est non seulement enrichir chacune d'elles, mais c'est surtout rompre l'ordre coutumier de ces langues, renverser leurs significations établies. C'est cette rupture qui permettra d'amplifier l'audience d'une connaissance littéraire de nous-mêmes.

Garder une totale disponibilité vis-à-vis de tout l'éventail linguistique qu'offre la palette sociale, tel est l'état d'esprit avec lequel nous avons abordé la problématique de l'interlangue, appelée plus savamment « interlecte ». Mais l'exaltation des fécondités de ce dernier n'occulte en rien notre vigilance à l'égard de ses périls. En effet, la transmutation dont il est expert à donner la fascinante apparence est, en fait, la transgression, inscrite en son statut ontologique, de la ligne de partage des eaux. Pourvoyeur aussi d'illusions, le matériau interlectal peut sous-entendre du construit là où n'existe qu'abandon lascif aux clichés et aux stéréotypes. En un mot, dépositaire d'un génie multiple, l'interlecte peut bien, si l'on

n'y prend garde, être le fossoyeur pur et simple du génie. Chaque fois qu'il nous dispense du travail critique de l'écriture, l'interlecte (serviteur attentionné et omniprésent) constitue le danger d'une aliénation subreptice mais terriblement efficace. Le français dit « français-banane » qui est au français standard ce que le latin macaronique est au latin classique, constitue, à n'en pas douter, ce que l'interlangue recèle de plus stéréotypé, et par quoi, irrésistiblement, elle donne dans le comique. À Césaire, une instinctive méfiance de la bâtarde dicta souvent d'ailleurs l'usage du français le plus culte, symétrique magnifié d'un créole impossible parce que encore à inventer en sa facture littéraire. Glissant, quant à lui, jamais ne se commit avec l'interlecte-cliché. Avec l'un et l'autre, nous apprîmes la droite patience et la quête obstinée — quand même convulsive — des mots. Quant à nous, notre éloge de la créolité ne sera jamais celui de l'accroupissement désœuvré et infécond à faire autre chose que parasiter le monde. Or, toute une série de productions verbales peuvent aisément, si on n'y prend garde, faire fortune à se comporter en plantes épiiphytes, enclines, de surcroît, à détourner le fleuve-lavage de son embouchure créole. Nous n'oublions pas que les termes de l'échange restent encore inégalitaires entre créole et français, tous deux ne courant pas les mêmes risques au regard d'une gestion irresponsable de l'espace linguistique. Notre souci, par une telle mise au point, n'est assurément pas de détourner l'écrivain de l'aventure menée aux interstices du créole et du français. Mieux, nous croyons qu'un usage fécond de l'interlecte peut constituer la voie d'accès à un ordre

de réalité susceptible de conserver à notre créolité sa complexité fondamentale, son champ référentiel diffracté.

Or, nous nous sommes aperçus que dans ce domaine, le risque d'incommunicabilité était grand. Beaucoup désignèrent, en effet, notre plongée en créolité, voire en langue créole, comme une sorte d'enterrement en soi-même, dans une spécificité trop étroite. C'était assurément oublier que vivre une créolité complexe revenait à vivre le monde, ou (pour reprendre une expression de Glissant) *le Tout-monde*.

UNE DYNAMIQUE CONSTANTE

Une des entraves de notre créativité fut le souci obsessionnel de l'Universel. Vieux syndrome de colonisé : ce dernier craint de n'être que ce lui-même dévalorisé, tout en étant honteux de vouloir être ce qu'est son maître. Il accepte donc – suprême subtilité – de penser les valeurs de ce dernier comme celles de l'idéal du monde. D'où l'extériorité à nous-mêmes. D'où le dénigrement de la langue créole et de la mangrove profonde de la créolité. D'où – à l'exception des miracles individuels – notre naufrage esthétique. Notre balbutiement. La littérature créole se moquera de l'Universel, c'est-à-dire de cet alignement déguisé aux valeurs occidentales, c'est-à-dire de ce souci de mise en transparence de soi-même, c'est-à-dire de cette exposition de soi aux embellies de l'évidence. Nous voulons approfondir notre

créolité en pleine conscience du monde. *C'est par la Créolité que nous serons Martiniquais. C'est en devenant Martiniquais que nous serons Caribéens, donc Américains à notre manière.* C'est par la Créolité que nous cristalliserons l'Antillanité, ferment d'une civilisation antillaise. Nous voulons penser le monde comme une harmonie polyphonique : rationnelle/irrationnelle, achevée/complexe, unie/diffractée... La pensée complexe d'une créolité elle-même complexe peut et doit nous y aider. La créolité exprimée frémît de la vie du Tout-monde, c'est le Tout-monde dans une dimension particulière, et une forme particulière du Tout-monde.

Le monde va en état de créolité. Les vieilles crispations nationales cèdent sous l'avancée de fédérations qui elles-mêmes ne vivront peut-être pas longtemps. Dessous la croûte universelle totalitaire, le Divers s'est maintenu ⁴² en petits peuples, en petites langues, en petites cultures. Le monde standardisé grouille contra-dictoirement dans le Divers. Tout se trouvant mis en relation avec tout, les visions s'élargissent, provoquant le paradoxe d'une mise en conformité générale et d'une exaltation des différences. Et nous pressentons que Babel n'est irrespirable que pour les espaces étroits. Que cela ne sera pas un souci pour la grande voix de l'Europe que l'on parle breton en Bretagne, corse en Corse, que cela ne sera pas un souci pour le Maghreb unifié que l'on parle berbère en Kabylie, ou que l'on affirme ses manières en pays touareg. La capacité d'intégrer le divers a toujours été l'apanage des grandes puissances. Les cultures se fondent, se répandent en subcultures qui

gènerent elles-mêmes d'autres agrégats culturels. Pensent le monde aujourd'hui, l'identité d'un homme, le principe d'un peuple ou d'une culture, avec les appréciations du dix-huitième ou du dix-neuvième siècle serait une pauvreté. De plus en plus émergera une nouvelle humanité qui aura les caractéristiques de notre humanité créole : toute la complexité de la Créolité. Le fils, né et vivant à Pékin, d'un Allemand ayant épousé une Haïtienne, sera écartelé entre plusieurs langues, plusieurs histoires, pris dans l'ambiguïté torrentielle d'une identité mosaïque. Il devra, sous peine de mort créative, la penser dans toute sa complexité. *Il sera en état de créole*. C'est cela que nous avons préfiguré. Notre plonge dans notre créolité, avec les ressources de l'Art, est une mise en relation avec le monde, des plus extraordinaires et des plus justes. Exprimer la Créolité sera exprimer les *étants* mêmes du monde ⁴³. Ce que nous avons ressenti, notre acquis émotionnel, nos douleurs, nos incertitudes, l'étrange curiosité de ce que l'on a cru être nos tares, servira dans notre expression réalisée à bâtir l'Être harmonieux du monde dans la diversité.

La Créolité nous libère du monde ancien. Mais, dans ce nouveau ballant, nous rechercherons le maximum de communicabilité compatible avec l'expression extrême d'une particularité. Sera créole l'œuvre qui, exaltant dedans sa cohérence, la diversité des significations conservera cette marque qui fonde sa pertinence ⁴⁴ quelle que soit la façon dont on la lira, le lieu culturel d'où on la percevra, la problématique dans laquelle on la ramènera. Notre plongée dans la Créolité

ne sera pas incommunicable mais elle ne sera non plus pas totalement communicable. Elle le sera avec ses opacités, l'opacité que nous restituons aux processus de la communication entre les hommes ⁴⁵. S'enfermer dans la Créolité eût été contredire son principe constitutif — la nier. C'eût été transformer l'émotion initiale en une mécanique creuse, tournant à vide, s'appauvrissant à mesure, comme ces civilisations dominatrices aujourd'hui effondrées. Une des conditions de notre survie en tant que Créoles (ouverts-complexes) c'est le maintien de la conscience du monde dans l'exploration constructive de notre complexité culturelle originelle. Que cette conscience l'exalte et l'enrichisse. Notre diversité première sera inscrite dans un processus intégrateur de la diversité du monde, reconnue et acceptée comme permanente. Notre créolité devra s'acquiescer, se structurer, se préserver, tout en se modifiant et tout en avançant. *Subsister dans la diversité* ⁴⁶. L'application de ce double mouvement favorisera notre vitalité créatrice en toute authenticité. Cela nous évitera aussi un retour à l'ordre totalitaire de l'ancien monde, rigidifié par la tentation de l'Un et du définitif. Au cœur de notre créolité, nous maintiendrons la modulation de lois nouvelles, de mélanges illicites. Car nous savons que chaque culture n'est jamais un achèvement mais une dynamique constante chercheuse de questions inédites, de possibilités neuves, qui ne domine pas mais qui entre en relation, qui ne pille pas mais qui échange. Qui respecte. C'est une folie occidentale qui a brisé ce naturel. Signe clinique : les colonisations. La culture vivante, et la Créolité encore plus, est une excitation permanente de

désir convivial. Et si nous recommandons à nos créateurs cette exploration de nos particularités c'est parce qu'elle ramène au naturel du monde, hors du *Même* et de *l'Un*, et qu'elle oppose à l'Universalité, la chance du monde diffracté mais recomposé, l'harmonisation consciente des diversités préservées : la DIVERSALITÉ.

*Conférence prononcée
le dimanche 22 Mai 1988
au Festival caraïbe de la
Seine-Saint-Denis.*

ANNEXE

Créolité et politique

La revendication de la Créolité n'est pas seulement de nature esthétique comme nous l'avons vu, elle présente des ramifications importantes dans tous les domaines d'activités de nos sociétés et notamment dans ceux qui en sont les moteurs : le Politique et l'Économique. Elle s'articule, en effet, sur le mouvement de revendication d'une pleine et entière souveraineté de nos peuples sans pour autant se reconnaître tout à fait dans les différentes idéologies qui ont soutenu cette revendication à ce jour. Cela signifie qu'elle se défie en premier lieu d'une sorte de marxisme primaire qui veut que les questions culturelles et partant d'identité trouveront automatiquement leur résolution une fois la Révolution opérée. Ainsi formulée, le plus souvent de bonne foi, il convient d'y insister, cette théorie a souvent dispensé nos leaders et nos organisations politiques de réfléchir en profondeur au contenu d'une vraie culture martiniquaise, guadeloupéenne ou guyanaise. Nous nous écartons aussi de cette forme de nationalisme quelque peu borné qui fait du Martiniquais un étranger pour le Guadeloupéen et vice versa. Sans nier les différences

entre nos peuples, nous tenons à affirmer que ce qui les rassemble est plus vaste que ce qui les oppose et que le travail d'un défenseur de la souveraineté du peuple martiniquais consiste aussi à rapprocher son combat le plus possible de celui du peuple guadeloupéen et guyanais, et inversement.

La Créolité dessine l'espoir d'un premier regroupement possible au sein de l'Archipel caribéen : celui des peuples créolophones d'Haïti, de Martinique, de Sainte-Lucie, de Dominique, de Guadeloupe et de Guyane, rapprochement qui n'est que le prélude à une union plus large avec nos voisins anglophones et hispanophones. C'est dire que pour nous, l'acquisition d'une éventuelle souveraineté mono-insulaire ne saurait être qu'une étape (que nous souhaiterions la plus brève possible) sur la route d'une fédération ou d'une confédération caribbe, seul moyen de lutter efficacement contre les différents blocs à vocation hégémonique qui se partagent la planète. Dans cette perspective, nous affirmons notre opposition au processus actuel d'intégration sans consultation populaire des peuples desdits départements français d'Amérique au sein de la Communauté européenne. Notre première solidarité est d'abord avec nos frères des îles avoisinantes et dans un deuxième temps avec les nations d'Amérique du Sud.

Nous demeurons persuadés que faute d'avoir intégré à leur stratégie la réinstallation de nos peuples au sein de cette culture créole, miraculeusement forgée au cours de trois siècles d'humiliation et d'exploitation, nos dirigeants politiques nous préparèrent des lendemains qui déchantent, des États d'où seront absents les principes

démocratiques les plus élémentaires, seuls gages d'un réel développement économique. Cela nous permet de dire que notre inclination va vers un régime de type multipartisan, multisyndical et multiconfessionnel, en rupture complète avec les phantasmes de l'homme providentiel, et du père de la nation qui ont fait tant de mal dans nombre de pays du tiers monde et d'Europe de l'Est. Il ne s'agit nullement d'une allégeance aux modèles politiques occidentaux mais de la simple reconnaissance que l'égalité entre les hommes ne peut être instaurée de façon durable sans qu'elle ne s'accomplisse, dans le même ballant, de la liberté de penser, d'écrire et de voyager. Il n'y a pas, pour nous, de *libertés formelles*. Toutes les libertés, à condition qu'elles n'en travent pas la bonne marche de la société, sont bonnes à prendre.

NOTES

1. « Le surréalisme apparaissait "positivement" comme apportant : une contestation de la société occidentale, une libération verbale, une puissance de scandale (...) "négativement" comme facteur de passivité (André Breton comme maître), lieu de références floues (la vie, le feu, le poète), absence de pensée critique dans le social, croyance en l'homme d'élection. Le rapport fut souligné des puissances de l'imaginaire, de l'irrationnel, de la folie, aux puissances nègres de l'"élémentaire" (*Troïques*). Mais l'opinion fut soutenue que le Surréalisme tend à réduire les "particularités" et la spécificité, qu'il tend à raturer par la négation simple le problème racial, qu'il entreprendrait donc paradoxalement (et par généralisation générale mais abusive) une tendance à l'europhocentrisme. » É. Glissant, *Le Discours antillais*, Éditions du Seuil, 1981.
2. Le vernaculaire dans *Et les chiens se taisaient* d'Aimé Césaire, Cf. les travaux en cours d'Annie Dyck. Thèse de doctorat à l'Université des Antilles et de la Guyane.
3. Ce qui revenait, en fait, à se placer à l'extérieur de la dimension nègre de notre être créole. Mais quel bonheur, à l'époque, de se trouver une âme mieux conforme aux dominantes de notre typologie!... C'est l'époque où beaucoup de nos créateurs, de nos écrivains, s'envolèrent vers l'Afrique croyant partir à la rencontre d'eux-mêmes...
4. Engagement qui, en définitive, était une des manifestations de l'extériorité : « La majorité des personnes interrogées sur la littérature en Haïti demande de l'auteur haïtien un engagement; peu d'entre elles ont effectivement lu ne serait-ce qu'un seul des ouvrages de cette littérature. Et malgré les efforts des écrivains, bien peu de choses ont changé en Haïti grâce à eux. La communication est continuellement rompue faute de lecteurs : pourquoi dans ces conditions l'écrivain ne modifie-t-il pas

la teneur de son texte, ou n'abandonne-t-il pas simplement ce moyen? Une seule réponse s'impose : L'écrivain a cédé aux demandes du monde littéraire extérieur en choisissant d'adopter des formes d'expression reconnues. Il a également cédé aux exigences d'un public qui lui demande de s'occuper de ses problèmes. Mais il échoue des deux côtés car il n'est ni reconnu ni écouté par ses compatriotes... » U. Fleischmann, *Écrivain et société en Haïti*. Centre de recherches Caraïbes 1976.

5. Cette révolte se rangeait peut-être à cette argumentation des colonialistes du type suivant : Avant notre arrivée il n'y avait qu'une île et quelques sauvages. C'est nous qui vous y avons emmenés. Il n'y avait là nul peuple, nulle culture, nulle civilisation établie, que nous aurions colonisés. Vous n'existez que par la colonisation, alors où est la colonisation?...

6. « D'une façon générale, la littérature d'une société véhicule des modèles selon lesquels une société se perçoit et se juge. En principe au moins, ces modèles soutiennent l'action des individus et des groupes et la poussent à se conformer aux images qu'ils tracent. Mais il faut pour cela qu'il existe une cohérence entre les modèles idéaux et la réalité, c'est-à-dire que ceux-ci doivent au moins partiellement pouvoir s'actualiser dans le temps et l'espace accessibles. L'émergence d'une littérature engagée est en rapport avec le refus de la réalité actuelle d'une société : sollicité par le public, l'écrivain exprime des modèles qui doivent le guider dans l'appréhension d'une nouvelle réalité. L'écrivain haïtien quant à lui (...) façonne son idéal sur l'ancienne métropole, ou sur une autre société, au point de s'identifier totalement à elle. Pour que la réalité haïtienne lui devienne accessible, il faudrait qu'elle se transforme jusqu'à ressembler à cette autre réalité. Ce divorce entre le quotidien et l'idéal rêvé empêchant alors que les modèles aient un impact sur la réalité. » U. Fleischmann, *op. cit.*

7. « C'était à une conférence de Daniel Guérin, explique É. Glissant, prononcée devant les étudiants de l'Association générale des étudiants martiniquais, en 1957 ou 1958. Daniel Guérin qui venait d'appeler à une Fédération des Antilles dans son ouvrage *Les Antilles décolonisées*, s'étonna pourtant de ce néologisme qui supposait plus qu'un accord politique entre pays antillais » in *Le Discours antillais*, *op. cit.*

« Le réel est indéniable : cultures issues du système des plantations; civilisation insulaire (où la mer Caraïbe diffracte, là où par exemple on estimera qu'une mer elle aussi civilisatrice, la Méditerranée, avait d'abord une puissance d'attraction et de concentration); peuplement pyramidal avec une origine africaine ou hindoue à la base, européenne au sommet;

langues de compromis; phénomène culturel général de créolisation; vocation de la rencontre et de la synthèse; persistance du fait africain; culture de la canne, du maïs et du piment; lieu de combinaison des rythmes; peuples de l'oralité. Ce réel est virtuel. Il manque à l'antillanité : de passer du vécu commun à la conscience exprimée; de dépasser la position intellectuelle prise en compte par les élites du savoir et de s'ancre dans l'affirmation collective appuyée sur l'acte des peuples. » É. Glissant, *op. cit.*

8. *Malenort*. É. Glissant, Seuil, 1975.

9. *Dézaïf*. Frankétienne, Éd. Fardin. Port-au-Prince, 1975.

10. « Premiers levés qui ferez glisser de votre bouche le baïllon d'une inquisition insensée — qualifiée de connaissance — et d'une sensibilité exténuée, illustration de notre temps, qui occuperez tout le terrain au profit de la seule vérité poétique constamment aux prises, elle, avec l'imposture, et indéfiniment révolutionnaire, à vous. » René Char, *Recherche de la base et du sommet*. *Bandeau des matinaux*, Gallimard, 1950.

11. L'action folklorique est, du point de vue de la simple conservation d'éléments du patrimoine, absolument nécessaire. Des hommes comme Loulou Boisblaville et d'autres ont été pour cela déterminants.

12. Le mot créole viendrait de l'espagnol « criollo », lui-même découlant du verbe latin « criare » qui signifie « élever, éduquer ». Le Créole est celui qui est né et a été élevé aux Amériques sans en être originaire, comme les Amérindiens. Assez vite, ce terme a désigné toutes les races humaines, tous les animaux et toutes les plantes qui ont été transportés en Amérique à partir de 1492. Il s'est donc glissé une erreur dans les dictionnaires français à compter du début du dix-neuvième siècle, lesquels ont réservé le terme « Créole » aux seuls Blancs créoles (ou Béké). Quoi qu'il en soit, l'étymologie est, comme chacun sait, un terrain miné et donc peu sûr. Il n'est donc nul besoin de s'y référer pour aborder l'idée de Créolité.

13. « Le créole apparaît comme la meilleure donnée qui permette, de manière évolutive et dynamique, de cadrer l'identité des Antillais et des Guyanais. C'est que, par-delà les langues et les cultures créoles, il y a une matrice (Dway) créole qui, au plan de l'universel, transcende leur diversité. » *Charte culturelle créole*. GEREC 1982.

14. De ce point de vue, l'approche du GEREC est intéressante : « La Créolité renvoie dos à dos tous les " arrière-mondes " pour construire l'aventur sur des bases *transraciales* et *transculturelles* (...). Pas seulement un faisceau de cultures, la Créolité est l'expression concrète d'une civilisation en gestation. Sa genèse cahoteuse et âpre, est à l'œuvre en chacun

d'entre nous (...). La Créolité est un pôle magnétique à l'aimantation duquel nous sommes sommés – sauf à perdre notre âme – de régler notre réflexion et notre sensibilité. Son approfondissement à tous les niveaux et sur tous les plans de l'engagement individuel et social, devrait permettre à nos sociétés d'accomplir leur troisième grande rupture, et cette fois non pas sur le mode de l'exclusion, mais sur le mode communautaire... » *Charte culturelle créole*, GEREC, *op. cit.*

15. Le peintre martiniquais José Clavot démontrera au cours d'un colloque consacré à Lafcadio Hearn (en 1987) qu'il pouvait y avoir une perception créole de la gamme chromatique, ce qui pouvait fonder une esthétique picturale créole.

16. Ne pas réduire la Créolité à la seule culture créole. C'est la culture créole dans sa situation humaine et historique, mais c'est aussi un état d'humanité intermédiaire.

17. Voir Ina Césaire (*Contes de vie et de mort*, Éd. Nubia, 1976), Roland Suvelor (*in* Acoma, n° 3, Éd. Maspéro, 1972), René Ménéli et Aimé Césaire (*in* *Tropiques*, n° 4, réédité en 1978), Édouard Glissant (*in* *Discours antillais*, *op. cit.*).

18. « Au fur et à mesure que le système des plantations se décompose, la culture populaire se délire. La production de contes, chansons, dictons, proverbes, ne disparaît pas d'un coup; s'y substitue pendant quelques temps une consommation béate et comme satisfaitrice (...). Les professions libérales et de prestige seront massivement investies entre 1946 et 1960 et connaîtront bientôt la saturation. Pendant cette longue période, où d'abord les bourgs se juxtaposent à la plantation (1850-1940) (...) les textes littéraires produits le sont dans le champ de l'écrit et par le biais de cette couche moyenne. L'oralité de la littérature traditionnelle est refoulee par la vague de l'écriture qui n'en prend pas le relais. La béance est infinie, des caractéristiques du conte aux volutes du poème néoparnassien, par exemple. » É. Glissant, *op. cit.*

19. « Ses caractères sont donnés dans une telle approche. Les brusques retours de tons, la continue rupture du récit et ses "déports", dont l'accumulation fait la non-équivoque mesure de l'ensemble. La soudaineté psychologique, c'est-à-dire en fait l'absence de toute description psychologique donnée en tant que telle. La psychologie est la mesure de qui a le temps. » É. Glissant, *op. cit.*

« L'économie d'une moralité : l'extrême finesse qui consiste à reprendre à chaque fois le même type de situation et à se garder d'en proposer des "résolutions" exemplaires. L'art du Détour. » É. Glissant, *op. cit.*

« La démesure, c'est-à-dire en premier lieu la liberté absolue par rap-

port à toute crainte paralyzante de l'exercice tautologique. L'art de la répétition est neuf et fécond. Ressasser le texte est une jouissance. L'onomatopée ou, plus au fond, la mélodie, tournent dans la saoulerie du réel. La relativité du "vicimaire" qui n'est pas solennel (...). Le conte nous a donné le Nous, en exprimant de manière implicite que nous avons à le conquérir. » É. Glissant, *op. cit.*

20. « La situation historique n'est pas ici un arrière-plan, un décor devant lequel les situations humaines se déroulent, mais est en elle-même une situation humaine, une situation existentielle en agrandissement. » Milan Kundera, *L'Art du roman*, Gallimard, 1986.

« Parce que la mémoire historique fut trop souvent raturée, l'écrivain antillais doit "fouiller" cette mémoire, à partir de traces parfois latentes qu'il a repérées dans le réel. Parce que la conscience antillaise fut balisée de barrières stérilisantes, l'écrivain doit pouvoir exprimer toutes les occasions où ces barrières furent partiellement brisées. Parce que le temps antillais fut stabilisé dans le néant d'une non-histoire imposée, l'écrivain doit contribuer à rétablir sa chronologie tourmentée, c'est-à-dire dévoiler la vivacité féconde d'une dialectique réamorcée entre nature et culture antillaises. » É. Glissant, *op. cit.*

« En ce qui nous concerne, l'histoire en tant que conscience à l'œuvre et l'histoire en tant que vécu ne sont donc pas l'affaire des seuls historiens. La littérature pour nous ne se répartira pas en genres mais impliquera toutes les approches des sciences humaines... » É. Glissant, *op. cit.*

21. « Notre paysage est son propre monument : la trace qu'il signifie est repérable par en dessous. C'est tout l'histoire. » É. Glissant, *op. cit.*

22. Notre propos n'est pas de dire que, riche de la vision intérieure, la connaissance romanesque, ou poétique, serait supérieure à une connaissance scientifique historique ou transdisciplinaire, mais seulement de souligner à quel point tout d'abord elle s'impose, ensuite à quelle intensité elle peut explorer ce qui est inaccessible aux savants. Ce n'est pas un hasard si, pour l'histoire antillaise, tant d'historiens utilisent des citations littéraires pour surprendre des principes qu'ils ne peuvent qu'effleurer du fait même de leur méthodologie. La connaissance artistique complète la connaissance scientifique pour la rapprocher des complexités du réel.

23. É. Glissant, *op. cit.*

24. « Car l'histoire n'est pas seulement pour nous une absence, c'est un vertige. Ce temps que nous n'avons jamais eu, il nous faut le reconquérir. Nous ne le voyons pas s'étirer dans notre passé et nous porter tranquilles vers demain, mais faire irruption en nous par blocs, charroyés

dans des zones d'absence où nous devons difficilement, doulourement, tout recomposer », É. Glissant, *op. cit.*

25. « Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers dessinent la *carte de l'existence*, en découvrant telle ou telle possibilité humaine. Mais encore une fois : exister cela veut dire : "être-dans-le-monde". » Milan Kundera, *op. cit.*

26. La littérature n'a pas pour vocation de transformer le monde, tout au plus aide-t-elle à en saisir les profondeurs cachées, contribuant ainsi, à l'instar de la musique et de la peinture, à le rendre plus supportable, à le connaître mieux. L'écrivain, dans l'acte d'écrire, n'est et ne peut être un militant, un syndicaliste ou un révolutionnaire, sinon il se condamne à être à la fois un mauvais écrivain et un piètre militant. Nous croyons qu'une littérature qui décrypte soigneusement notre réel possède une force de vérité (et donc de questionnement) cent fois plus efficace que toutes les œuvres de dénonciation et de démonstrations d'axiome aussi gênérentes soient-ils. La valorisation de notre quotidieneté créole ne passe pas par les slogans mais plutôt par un effort de poésie car le réel est en lui-même révolutionnaire quand il passe par le prisme d'une écriture soucieuse de mettre au jour ses soubassements. Aussi croyons-nous que la meilleure façon de participer au combat multi-séculaire que mènent nos peuples pour se libérer des entraves coloniales ou impériales, est de consolider à travers nos écrits cette culture créole que nos oppresseurs se sont toujours employés à minorer.

27. « Ces littératures n'ont pas le temps d'évoluer harmonieusement, du lyrisme collectif d'Homère aux dissections réches de Beckett. Il leur faut tout assumer tout d'un coup, le combat, le militantisme, l'enracinement, la lucidité, la méfiance envers soi, l'absolu d'amour, la forme du paysage, le nu des villes, les dépassements et les entêtements. C'est ce que j'appelle notre irruption dans la modernité (...). Nous n'avons pas de tradition littéraire longuement mûrie : nous naissons à la brutalité, je crois que c'est un avantage et non pas une carence. La patine culturelle m'exaspère quand elle n'est pas fondée dans une lente coulée du temps. La "patine" culturelle, quand elle ne résulte pas d'une tradition ou d'un agir, devient provincialisme vide. Nous n'avons pas le temps, il nous faut porter partout l'audace de la modernité. Le provincialisme est confortable à celui qui n'a pas fait sa capitale en lui, et il me semble qu'il nous faut dresser nos métropoles en nous-mêmes. L'irruption dans la modernité, l'irruption hors tradition, hors la "continuité" littéraire, me paraît

être une marque spécifique de l'écrivain américain quand il veut signifier la réalité de son entour. » É. Glissant, *op. cit.*

28. « La modernité commence avec la recherche d'une littérature imposable. » Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1972.

« Certains jours il ne faut pas craindre de nommer les choses impossibles à décrire. » René Char, *Recherche de la base et du sommeil*, Gallimard, 1955.

« Seule est étonnante l'orte de la connaissance. (Une intimité trop persistante avec l'astre, les commodités sont mortelles) », R. Char, *op. cit.*

« L'impossible, nous ne l'atteignons pas mais il nous sert de lanterne. » R. Char, *op. cit.*

« Être du bord. N'être pas du festin, son épilogue. » R. Char, *Furax et mystère*, Gallimard, 1962.

29. « J'appelle ici langage une série structurée et consciente d'attitudes face à (de relation ou de complicité avec, de réactions à l'encontre de) la langue qu'une collectivité pratique, que cette langue soit maternelle au sens que j'ai dit, ou menacée, ou partagée, ou opérative, ou imposée. La langue crée le rapport, le langage crée la différence, l'un et l'autre aussi précieux », É. Glissant, *op. cit.* « Dans toutes langues autorisées tu bâtiras ton langage », É. Glissant, *L'Intention poétique*, Seuil, 1969. « Je te parle dans ta langue et c'est dans mon langage que je te comprends. » É. Glissant, *op. cit.*

30. Véritable phénomène d'interactions négatives : langue créole, culture créole, créolité. Chacune, dénigrée, entraîne l'autre dans le dénigrement, une sorte de machine infernale à l'amorce indéchiffrable : laquelle a été touchée d'abord pour entraîner les autres ?

31. Époque de la grande chasse au créole et aux créolismes. Elle se poursuit aujourd'hui encore mais sous une forme plus sournoise.

32. On doit y ajouter la connaissance de l'espagnol et de l'anglais caribéens, clés de notre espace.

33. On ne peut que regretter l'absence de suite au cri du GEREC : « Nous souhaitons vivement qu'une structure permanente s'installe au plus tôt afin de regrouper et de coordonner l'action des chercheurs, des enseignants, des artistes, des créateurs, des animateurs et des administrateurs, qui seraient prêts à œuvrer pour la consolidation concertée de notre culture en péril. La création d'une maison des sciences humaines et de la Créolité (Gran kaz pou wouwach kréyol) s'avère donc nécessaire. » *Charte culturelle créole, op. cit.*

34. Dans « Les Antilles dans l'impasse. Des intellectuels antillais s'expliquent », Ed. Caribéennes et l'Harmattan, 1976.

35. « Le langage, c'est réellement les fondations mêmes de la culture.

Par rapport au langage, tous les autres systèmes sont accessoires et dérivés. » R. Jakobson, cité par Umberto Eco, dans *L'Œuvre ouverte*, Seuil, 1965.

36. « On ne peut pas opposer le créole et le français sur le mode générique langue nationale/langue de l'occupant ; ce qui ne veut pas dire que cette relation précise n'est pas une relation coloniale. Mais précisément, toutes les relations coloniales ne sont pas identiques. Malgré son caractère dominant (au plan social) le français a acquis une certaine légitimité dans nos pays. Si dans bien des cas, il est une langue seconde, il ne saurait être considéré en Guadeloupe, en Guyane, en Martinique, comme une langue étrangère, avec toutes les implications psychologiques que comporte cette notion. » *Charte culturelle créole*, GEREÇ, *op. cit.*

37. Acadie, Québec, Louisiane, Maghreb, Afrique noire francophone... Devenues autonomes les langues véhiculaires recouvrent aujourd'hui des problématiques absolument différentes, voire contraires : langue dominée en Acadie, le français est une langue dominante en Martinique. Pour signer ce texte les Acadiens auraient commencé par : « Nous avons décidé de ne pas être Anglais... »

38. Ici on l'a appelé *fransé-bannann*. Dans ce français martiniquais ou guadeloupéen, il existe une dimension fautive (méconnaissance de la langue) et une dimension d'appropriation (appelée improprement créolisme). Instituteurs et parents, mettant le tout dans le même sac, ont assassiné l'usage responsable de la langue (donc créateur) en croyant réduire seulement la dimension fautive. De plus, un usage créateur de la langue française n'intéressait personne : pas toucher à l'idole...

39. « Il ne s'agit pas de créoliser le français mais d'explorer l'usage responsable (la pratique créatrice) qu'en pourraient avoir les Martiniquais. » É. Glissant, *op. cit.*

Il ne s'agit pas non plus de ce que dénonçait le GEREÇ : Aspirés par « l'Univers linguistique français, les intellectuels – et particulièrement les écrivains – antillais et guyanais développent une attitude soit de révérence, soit au contraire, plus rarement, de subversion envers la langue française. Dans tous les cas, leur rapport à cette langue reste éminemment fétichisé, sacré, religieux (même s'il est blasphématoire). L'idéologie marroniste, en littérature, est une tentative pour justifier la coupure d'avec le monde créole et l'installation – souvent lucrative – dans le système linguistique francophone. Il importe dès lors de s'aérer de ce prestige compensatoire du guéillero œuvrant en plein cœur de la citadelle ennemie, afin de mettre en œuvre une prétendue stratégie du rapt (bawouf, koujiam), du détournement de la langue du maître. » *Charte culturelle créole*, *op. cit.*

40. L'usage de l'argot français par des écrivains antillais, argot qui est déjà en soi une identité dressée dans la langue, est aussi nous semblait-il un redoutable déport culturel. Là on quitte le champ neutre de la langue pour entrer dans une dimension particulière : on adopte à la fois une vision du monde et une vision de la langue elle-même.

41. « La langue est en deçà de la littérature (...). Ainsi sous le nom de style, se forme un langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur, dans cette hypophysique de la parole, où se forme le premier couple des mots et des choses, où s'intallent une fois pour toutes les grands thèmes verbaux de son existence (...). C'est l'Autorité du style, c'est-à-dire le lien absolument du langage et de son double de chair, qui impose l'écrivain comme un fratcheur au-dessus de l'Histoire (...). L'identité formelle de l'écrivain ne s'établit véritablement qu'en dehors de l'installation des normes de la grammaire et des constantes du style, là où le continu écrit, rassemblé et enfermé d'abord dans une nature linguistique parfaitement innocente, va devenir enfin un signe total, le choix d'un comportement humain (...). » Roland Barthes, *op. cit.*

42. « Je conviens de nommer "Divers" tout ce qui jusqu'aujourd'hui fut appelé étranger, insolite, inattendu, surprenant, mystérieux, amoureux, surhumain, héroïque, et divin même. Tout ce qui est Autre. » Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Livre de poche, 1986, réédition.

« Le Divers qui n'est pas le chaotique ni le stérile, signifie l'effort de l'esprit humain vers une relation transversale, sans transcendance universaliste. Le Divers a besoin de la présence des peuples, non plus comme objet à sublimer, mais comme projet à mettre en relation. Comme le Même a commencé par la rapine expansionniste en Occident, le Divers s'est fait jour à travers la violence politique et armée des peuples. Comme le Même s'élève dans l'extase des individus, le Divers se répand par l'élan des communautés. Comme l'Autre est la tentation du Même, le Tout est l'exigence du Divers. » É. Glissant, *op. cit.*

43. « Même hypothésisée, la totalité devient facilement totalitaire quand elle se dispense de recenser les élanis. » É. Glissant, *op. cit.*

44. « Au fond, une forme est esthétiquement valable justement dans la mesure où elle peut être envisagée et comprise selon des perspectives multiples, où elle manifeste une grande variété d'aspects et de résonances sans jamais cesser d'être elle-même. » Umberto Eco, *op. cit.*

45. « Partons donc de cet aveu d'impenétrabilité. Ne nous flattons pas d'assimiler les mœurs, les races, les nations, les autres ; mais au contraire

réjouissons-nous de ne le pouvoir jamais; nous réservant ainsi la per-
durabilité du plaisir de sentir le Divers. » V. Segalen, *op. cit.*

« [...] la translittération des œuvres s'opère selon des règles si capri-
cieuses qu'on ne voit pas trop comment les formuler. Des auteurs que
l'on jugerait à première vue peu exportables à cause du fort accent
étranger qu'ils gardent jusque dans les meilleures traductions, ou parce
qu'ils doivent leur singularité à des conditions de vie et de création
étroitement locales, passent les frontières sans encombre et se répandent
avec succès dans le vaste monde — parfois d'emblée, parfois au contraire
bien avant qu'ils n'aient été reconnus et compris dans leur domaine
national (c'est le cas de Kafka [...]). D'autres en revanche, qui semblent
devoir parler aux hommes de partout, grâce à une œuvre exempte de
couleur locale et d'idiotismes par trop alambiqués, pénétrant indéfiniment
aux portes de la bibliothèque universelle et ne trouvent pas accueil même
chez leurs plus proches voisins. » Marthe Robert, *Livre de lectures*, Grasset,
1977.

46. « L'unité ne se représente à elle-même que dans la diversité. »
V. Segalen, *op. cit.*

In praise
of Creoleness